

N° 107. — 15 JUILLET 1947

L'ÉCRAN français

15^F

Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★



Danielle DARRIEUX
reine d'Espagne par la
grâce de Jean Cocteau
dans « Ruy Blas » que
réalise Pierre Billon.
(Lire pages 8 - 9 un
extrait du scénario
de « Ruy Blas »)

(Photo Raymond VOINQUEL.)

LE FILM D'ARIANE

La camera au royaume des poissons

COMME notre planète ne compte plus beaucoup de terres inconnues à découvrir, le cinéma a pensé à explorer celles qui sont immergées. Après avoir contemplant d'une caméra mélancolique les Epaves de vaisseaux naufragés qui s'enlèvent au fond des mers, le lieutenant de vaisseau J.-Y. Cousteau, fidèle à sa vocation sous-marine, s'attarde dans son dernier film au milieu des gorgones épanouies, des coraux,

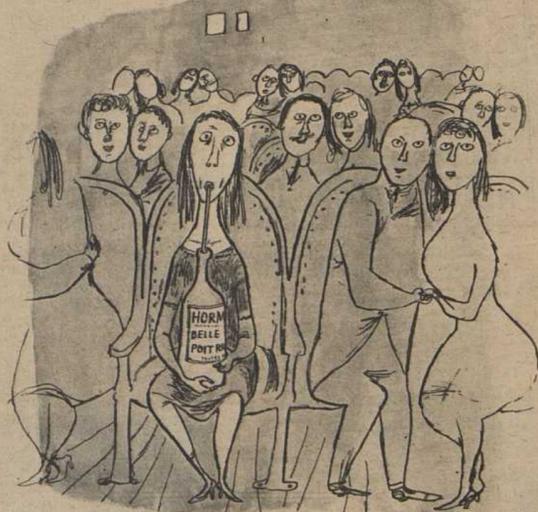
des raies en liberté, et des pieuvres tentaculifères. Les images de Paysages du Silence qu'il vient de présenter à la salle Pleyel sont d'une beauté si étrange et si prenante, que les applaudissements et les cris d'admiration des spectateurs ponctuaient les séquences. Ce film constitue au point de vue de la pure esthétique une réussite extraordinaire. Epaves fut tourné à 40 ou 50 mètres sous le niveau de la mer — Paysages du Silence a des profondeurs allant jusqu'à 62 mètres — « Où ne descendrai-je pas ? » telle est la devise de J.-Y. Cousteau. A quand Profondeur 3.200 ?

LE FESTIVAL DU SPECTATEUR par André FRANÇOIS

Parallèlement au Festival de Bruxelles, un Festival du Spectateur s'est tenu ces jours-ci dans une capitale inconnue. Cinquante-trois nations y ont envoyé leurs représentants les plus qualifiés. Voici quelques-uns des compétiteurs de cette importante manifestation artistique.



Finaliste de l'épreuve du film sentimental, simple dame : spectatrice émotive munie d'essuie-glace.



Double mixte : une outsider.



Demi-finale simple messieurs : fumeur clandestin muni de périscope.



Hollywood fait chanter Les Trois Mousquetaires

ON connaît les projets des diverses versions de Jeanne d'Arc, dont la principale (pour les Etats-Unis, en tout cas) sera celle avec Ingrid Bergman. Mais Hollywood semble décidément entiché de sujets français.

Commençons par les films musicaux : on prépare une version musicale des Trois mousquetaires, où Gene Kelly sera d'Artagnan et Keenan Wynn sera Porthos. On peut se demander si Dumas père reconnaîtrait son œuvre quand on aura fini de « l'arranger ».

On parle aussi d'une version musicale de Algiers (lire : Pèpi-le-Moko) où le fado Tony Martin tiendra le rôle du bandit créé par Jean Gabin et déjà repris en Amérique par Charles Boyer. Voici qui promet encore d'être curieux.

Le producteur Samuel Bischoff, en collaboration avec Joseph Ermolieff (producteur de Michel Strogoff), prépare Adventure in Morocco (Aventure au Maroc), avec Georges Raft, dont le premier tour de manivelle serait donné au Maroc en septembre. Cette aventure à la Légion étrangère serait adaptée d'un roman français d'Ermolieff. On dit que Robert Florey en serait le metteur en scène, mais ce, ici, actuellement à Mexico où il dirige Tarzan and the Mermaids (Tarzan et les ondines), n'a encore ni confirmé ni démenti l'information. Adventure au Maroc aura deux versions, américaine et française.

Savez-vous prononcer Jeanne d'Arc et Cauchon ?

Le producteur Walter Wanger nous promet que dans la Jeanne d'Arc de Bergman, que réalise Victor Fleming d'après la pièce de Maxwell Anderson, Jeanne de

Lorraine, les noms français, pour une fois, ne seront pas écorchés, mais seront prononcés (dans la mesure du possible) à la française.

A cette fin, le metteur en scène a fait enregistrer sur disque la prononciation exacte des noms principaux et a distribué les disques à plus de quarante de ses interprètes. En outre, sur le plateau, avant la prise de vue de chaque scène où figurent ces noms, le disque sera diffusé par haut-parleur.

On comprend, en effet, que des noms propres comme Cauchon, Boigoulloume, Immerguet, Compiègne, Domrémy ou Auxerre, présentent certaines difficultés pour des artistes américains... même d'origine suédoise.

Mais une question se pose : si les noms sont réellement prononcés à la française, resteront-ils compréhensibles au public américain ?

Cocteau n'a pas bonne mémoire

ROBERTO ROSSELLINI, le metteur en scène de Rome, ville ouverte et de Païsa, vient de terminer La Voix humaine, avec Anna Magnani, d'après la pièce de Jean Cocteau.

Mais nous ne verrons pas son film. Ou, du moins, nous attendrons neuf ans encore avant de le voir. Délais de montage ?

Incidents techniques, comme à la radio ? Non pas. Tout simplement, un petit oubli de Cocteau qui, en 1935, avait vendu les droits de sa pièce, pour vingt ans, à un certain M. Abramovitch, citoyen américain.

Et comme ce dernier a l'intention de tourner La Voix humaine à Hollywood avec Ingrid Bergman ou Creta Carbo, il se refuse à tout arrangement.

Quant à Cocteau, il avait complètement oublié les 20.000 francs qu'il avait touchés : « La somme était si petite », dit-il pour s'excuser.



NON, MONSIEUR VERDOUX N'A PAS TUE CHARLIE CHAPLIN!

par Jean RENOIR

Nous sommes heureux de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un texte de Jean Renoir. Cet essai doit paraître dans le numéro de juillet du « Screen Writer », la revue des scénaristes américains, et nous avons pu nous assurer la primeur de sa parution.

Depuis le « Journal d'une femme de chambre », dont Paul Gilson a fait en son temps le compte rendu dans l'« Ecran français », le grand metteur en scène français a tourné « Woman on the beach » (« Une femme sur la plage ») avec Joan Bennett et Robert Ryan. Il veut réaliser maintenant « une comédie à l'américaine ». Nous publierons prochainement sur ces projets une interview de Jean Renoir prise par notre correspondant particulier, à Hollywood, Harold J. Salemson.

« Il n'y a qu'une chose qui intéresse l'homme, c'est l'homme. »

PASCAL.

La nuit dernière, j'ai fait un drôle de rêve. J'étais dans ma salle à manger en train de découper un gigot. Je procédais à la manière française, c'est-à-dire dans le sens de la longueur. Ce système permet d'obtenir des tranches très différentes. A ceux qui aiment la viande cuite, on réserve les premières. Pour ceux qui l'aiment rouge, on attend d'arriver plus près de l'os. Comme je m'enquérerais du goût de mes convives, ceux-ci sortirent de cette espèce de brouillard blanc qui n'existe que quand on dort, et je reconnus des gens que j'admire et que j'aime. Les couples de « The Best Years of Our Lives » étaient là à ma propre table et me souriaient aimablement. Je les servis et ils mangèrent avec un appétit robuste. A côté d'eux, le prêtre et la femme enceinte de « Rome, ville

ouverte » se montraient un peu plus réservés, mais non moins amicaux. Au bout de la table, les amoureux de « Brève Rencontre » se tenaient la main. Cette audace était la preuve qu'ils se sentaient en confiance, et j'en fus flatté. Comme j'allais passer à la mystérieuse Vérité des « Enfants du paradis », on sonna à la porte d'entrée.

J'allai ouvrir et me trouvai en présence d'un monsieur d'aspect distingué. D'abord, il me rappela vaguement quelqu'un que je connaissais bien, une espèce de vagabond qui avait fait rigoler le monde entier. Mais je compris vite que cette ressemblance n'était que physique. Même sous la riche pelisse du propriétaire de mines d'or, l'autre était resté un produit du ruisseau. On savait bien qu'il ne se dégraisserait jamais tout à fait. Tandis que celui-ci était sûrement né dans une « bonne famille ». Ses parents lui avaient appris à se tenir convenablement à table et à baiser la main des dames. Et de toute sa personne émanait cette impression de passions contenues, de secrets redoutables, d'apanage de la bourgeoisie des vieilles civilisations occidentales.

Je me présentai. Avec une politesse exquise, qui fleurait sa vieille province et la solide éducation des bons Pères, il me dit s'appeler Verdoux. Puis il posa son chapeau et sa canne sur une chaise, d'une pichenette enleva un peu de poussière de son veston, ajusta ses manchettes et se dirigea vers la salle à manger. Immédiatement, les autres se serrèrent pour lui faire place. Ils avaient l'air heureux de le voir. Evidemment, ils appartenaient à la même société.

Le dîner terminé, nous sortîmes de la maison. Mais le bruit de la présence de mes hôtes illustres s'était répandu, et la rue était noire de monde. Quand nous descendîmes les marches du porche, l'enthousiasme éclata. On serait des mains, on se bousculait, on demandait des autographes. Soudain, une dame très sèche, coiffée d'un agressif petit chapeau, reconnut M. Verdoux et le montra du doigt. Et curieusement l'enthousiasme se transforma en fureur. On se précipita sur lui, des poings se levèrent. J'essayai de comprendre et criais en vain la même question : Qu'est-ce qu'il a fait ?... Qu'est-ce qu'il a fait ?... Mais je ne pouvais saisir les réponses, car tout le monde parlait à la fois et les coups de canne qui tombaient sur l'infortuné étaient assourdissants. Si assourdissants que je me réveillai en sursaut et fermai ma fenêtre que le vent d'orage faisait battre violemment.

Chaplin comme Molière...

Je ne crois pas que les critiques qui ont si violemment attaqué Chaplin à propos de son dernier film l'aient fait pour des raisons personnelles ou politiques. En Amérique, nous n'en sommes pas encore là. Je crois qu'il s'agit plutôt d'une terreur panique devant un changement complet, devant une avance particulièrement brusquée dans l'évolution d'un artiste.

Ce n'est pas la première fois que ça arrive, ni la dernière. Molière a été la victime du même malentendu. Et les critiques hollywoodiens qui se refusent à reconnaître les qualités de « Monsieur Verdoux », se trouvent en bonne compagnie. En effet, les contempteurs de Molière s'appelaient La Bruyère, Fénelon, Vauvenargues. Ils l'accusaient de mal écrire. Ils lui reprochaient son « barbarisme », son jargon, ses phrases forcées, ses impropriétés, ses incorrections, ses entassements de métaphores, ses répétitions fatigantes, son style inorganique.

Cette animosité de certains critiques n'est pas le seul point de ressemblance entre les carrières de Molière et de Chaplin.

La vérité derrière un masque

A SES débuts, le premier a beaucoup de succès en suivant tout bonnement les traditions de la Comédie italienne. Ses personnages portent les vêtements et les noms familiers, leurs « emplois » sont ceux auxquels le public est habitué. Simplement, sous le maquillage de Sganarelle et derrière les culbutes de Scapin, l'auteur ajoute un élément plus rare : un peu de vérité humaine. Mais à la surface pas de changement trop apparent. Quand la situation traîne, une bonne volée de coups de bâton provoque un rire certain. Le côté sentimental est assuré par des recettes qui ne diffèrent pas, sinon par la maîtrise de l'auteur, de celles employées couramment à l'époque : un jeune homme noble aime une jeune servante et rencontre l'opposition de sa famille. Mais à la fin tout s'arrange. On s'aperçoit que l'ingénu est une jeune fille bien née qui, étant bébé, avait été enlevée par des pirates.

Chaplin, pour commencer, suit simplement les traditions du genre le plus en vogue dans le monde : le vaudeville anglais. Il se prend les pieds dans les marches de l'escalier et les mains dans du papier tué-mouches. Le côté sentimental, dans ses films, est représenté par des bébés abandonnés, des filles de joie mal-traitées par la vie, héritage des bons vieux mélodrames. Néanmoins, il ne cède jamais à la pire vulgarité de notre époque : la fausse bonté larmoyante. Et, derrière le masque blafard de son personnage, aussi bien que sous les fausses barbes de ses compagnons, nous discernons vite des hommes faits de chair et de sang. En grandissant, comme Molière, il introduit dans un cadre conventionnel, qu'il a fait sien à force de talent, les éléments d'une observation de plus en plus aigüe et



Quand les prises de vues de *Woman on the beach* furent terminées, ses collaborateurs offrirent à Jean Renoir une plaque pour marquer leur reconnaissance : « A Jean Renoir, pour sa constante courtoisie, sa considération extrême et son attitude démocratique, nous, l'équipe de son film, présentons cette expression de notre affection et de notre estime. »

d'une satire sociale de plus en plus amère. Cependant, les apparences restent les mêmes, personne n'est choqué, personne ne proteste.

Un jour, Molière décide de renoncer à la forme qui avait fait son succès, et il écrit « L'École des femmes ». Les accusations pleuvent. On le traite de farceur. On s'irrite de ce qu'il soit directeur, comédien et auteur.

Un jour, Chaplin écrit « Monsieur Verdoux ». Il abandonne les formes extérieures auxquelles il avait accoutumé son public. Grande vague d'indignation, on le traîne dans la boue.

Après « L'École des femmes », Molière, au lieu de céder, n'a pas cessé de frapper des coups de plus en plus rudes. Sa prochaine pièce fut « Tartuffe », qui attaquait la fausse religion et les bigots.

Quel sera le prochain film de Chaplin ?

Tout artiste évolue

Il me semble inutile d'expliquer pourquoi j'aime Chaplin ancienne manière, puisque tout le monde partage cet avis. Il est même probable que certains détracteurs de son nouveau film ont dû écrire des articles dithyrambiques sur « La Ruée vers l'or » ou « Le Kid ». Je voudrais essayer de rassembler quelques-unes des raisons qui ont fait pour moi de la projection de « Monsieur Verdoux » un ravissement.

Comme tout un chacun, j'ai mes idées sur ce que l'on a convenu d'appeler l'« Art ». Je crois fermement que, depuis que l'époque des cathédrales est révolue, depuis que la grande foi qui devait enfanter notre monde moderne n'est plus là pour donner aux artistes la force de se perdre dans un immense chœur à la gloire de Dieu, l'expression humaine de qualité ne peut être qu'individuelle. Même dans les cas de collaboration, l'œuvre ne vaut que si la personnalité de chacun des auteurs reste perceptible au public. Or, dans ce film, cette présence est pour moi aussi claire que celle d'un peintre dans un tableau ou d'un musicien dans une symphonie. D'autre part, tout homme mûri, sa connaissance de la vie augmente et ses créations doivent évoluer en même temps que lui. Si nous n'admettons pas ces vérités dans notre profession, autant admettre tout de suite qu'elle n'est qu'une industrie comme les autres, que l'on fait des films comme on ferait des réfrigérateurs ou de la crème à raser. Et cessons de nous gargariser du titre d'artistes et d'invoquer à tout bout de champ les grandes traditions.

D'accord, disent certains, Chaplin a fait œuvre personnelle et nous convenons qu'il a évolué. Nous prétendons simplement qu'il l'a fait dans une fausse direction. Et ils ajoutent que le plus grand crime de M. Verdoux est d'avoir tué le charmant vagabond que nous aimions tant. Son créateur aurait dû non seulement le conserver, mais s'appuyer sur lui dans sa recherche d'une nouvelle expression. Je ne puis partager cet avis.

M. Verdoux et notre temps

EN abandonnant les chaussures éculées, le chapeau melon et la badine du pauvre petit bonhomme en haillons, dont le regard pathétique nous faisait fendre le cœur, Chaplin entre délibérément dans un monde plus redoutable, plus proche de celui où nous vivons. Son nouveau personnage, avec son pantalon bien repassé, sa cravate parfaitement nouée, bien vêtu, et ne pouvant plus espérer faire appel à notre pitié, n'est plus à sa place dans les bonnes vieilles situations dessinées à gros traits robustes où le riche opprime le pauvre d'une manière tellement évidente que le public le plus enfantin peut saisir immédiatement la morale

de l'action. Nous pouvions imaginer, avant, que les aventures de Charlot se déroulaient dans un monde réservé au cinéma, que c'étaient des espèces de contes de fées. Avec « Monsieur Verdoux », il n'y a plus d'équivoque possible. Il s'agit bien de notre temps, et les problèmes exposés sur l'écran sont bien nos problèmes. En sortant ainsi d'une formule qui lui offrait toute sécurité, en abordant de front la critique de la société au milieu de laquelle il vit lui-même, besogne dangereuse entre toutes, notre auteur hausse notre métier au rang des grandes expressions classiques de l'esprit humain et fortifie notre espoir de pouvoir le considérer de plus en plus comme un art.

De la faiblesse au cynisme

QU'ON me permette d'ajouter une remarque purement personnelle : ayant renoncé à l'arme redoutable qu'était la faiblesse de son ancien personnage, Chaplin a dû en chercher une autre à l'usage de son dernier-né. Celle qu'il a choisie plait particulièrement au Français que je suis, passionné de son XVIII^e siècle : c'est le cynisme.

Je comprends parfaitement la méfiance de certains esprits conformistes devant ce moyen qui semble appartenir à une époque aristocratique et révolue. Qu'ils pardonnent à un lecteur des œuvres de Diderot, de Voltaire et de Beaumarchais le plaisir qu'il a pris à « Monsieur Verdoux ».

D'ailleurs, même lorsqu'il n'est pas ainsi assaisonné de logique paradoxale, le génie a souvent quelque chose de choquant, de subversif, un certain côté Cassandre. Cela vient de ce qu'il a de meilleurs yeux que le commun des hommes et que les simples vérités qu'il découvre restent provisoirement des erreurs pour la plupart d'entre nous.

Autre raison d'aimer « Monsieur Verdoux » : j'adore m'amuser au cinéma, et ce film m'a fait rire jusqu'aux larmes.

L'œuvre d'un homme

JE crois voir grandir autour de moi un certain goût pour les réalisations collectives, dont le triste anonymat est un tribut à l'adoration de nouveaux fétiches. Je cite au hasard quelques-unes de ces fausses idoles : les enquêtes sur l'opinion, l'organisation, la technique. Ce ne sont que les saints d'un dieu redoutable qu'on essaie de substituer sournoisement à celui de notre enfance. Ce dieu nouveau, c'est le progrès scientifique. Comme tout dieu qui se respecte, il nous attire avec des miracles. Car comment désigner autrement l'électricité, l'anesthésie, ou la décomposition de la matière ? Mais je me méfie fortement de ce nouveau venu. Je crains que, en échange des réfrigérateurs et des appareils de télévision qu'il prodigue si généreusement, il ne cherche à nous voler une part de notre héritage spirituel.

Autrefois, tout objet était une œuvre d'art, en ce

sens qu'il était une réflexion de celui qui l'avait fait. Le plus humble buffet de style colonial américain est l'œuvre de tel menuisier et non pas de tel autre. Cette marque personnelle se manifestait dans tout, dans les maisons, dans les vêtements, dans la nourriture.

Quand j'étais jeune, dans mon village de Bourgogne, en dégustant un verre de vin, on disait : « Ça vient de la vigne de la Terre à Pot en haut de la colline derrière la Sapinière, ou de la fontaine Sarment, ou de tel autre quartier. » Certaines bouteilles vous laissent sur la langue le goût des silex de leur vigne, d'autres étaient comme du velours, et l'on savait qu'elles venaient d'une vallée verdoyante et un peu humide. En fermant les yeux, on évoquait telle colline grisâtre, avec ses petits chênes tordus et les traces de pas de sanglier qu'on avait relevés l'automne dernier avant la vendange. Et plus tard les jeunes filles courbées sous le poids de leurs paniers de raisin mûr. On évoquait surtout la figure ridée du vigneron qui s'était consacré au culte de ce sol difficile.

Toutes les manifestations de la vie prenaient un sens profond, parce que des hommes les avaient marquées. On se sentait le centre d'une immense prière que les travailleurs de tout ordre adressaient au ciel avec leurs charrues, avec leurs marreaux, avec leurs aiguilles, voire simplement avec leurs cerveaux. Aujourd'hui, nous vivons dans un désert d'anonymat. Les vins sont mélangés. Les tubes nickelés de ma salle de bain, le bois de mon plancher, la barrière qui entoure mon jardin n'évoquent pour moi que le ronronnement uniforme des machines qui les ont débités.

Il nous reste encore quelques refuges vers lesquels nous nous précipitons. Un peintre peut encore nous parler de lui dans ses tableaux ou un cuisinier dans ses plats. C'est sans doute pourquoi nous sommes prêts à donner des fortunes pour un bon tableau ou pour un bon repas. Nous avons aussi ce métier qui est le nôtre et qui restera l'une des grandes expressions de la personnalité humaine, si nous savons conserver notre esprit artisanal, heureusement encore bien vivant. Cet esprit, Chaplin le possède jusqu'au bout des ongles. On le sent dans une certaine manière décente d'aborder les scènes, dans l'économie presque paysanne des décors, dans sa méfiance des moyens techniques, dans son respect de la personnalité des acteurs et dans cette richesse intérieure qui nous fait penser que chaque caractère en a trop à dire.

★

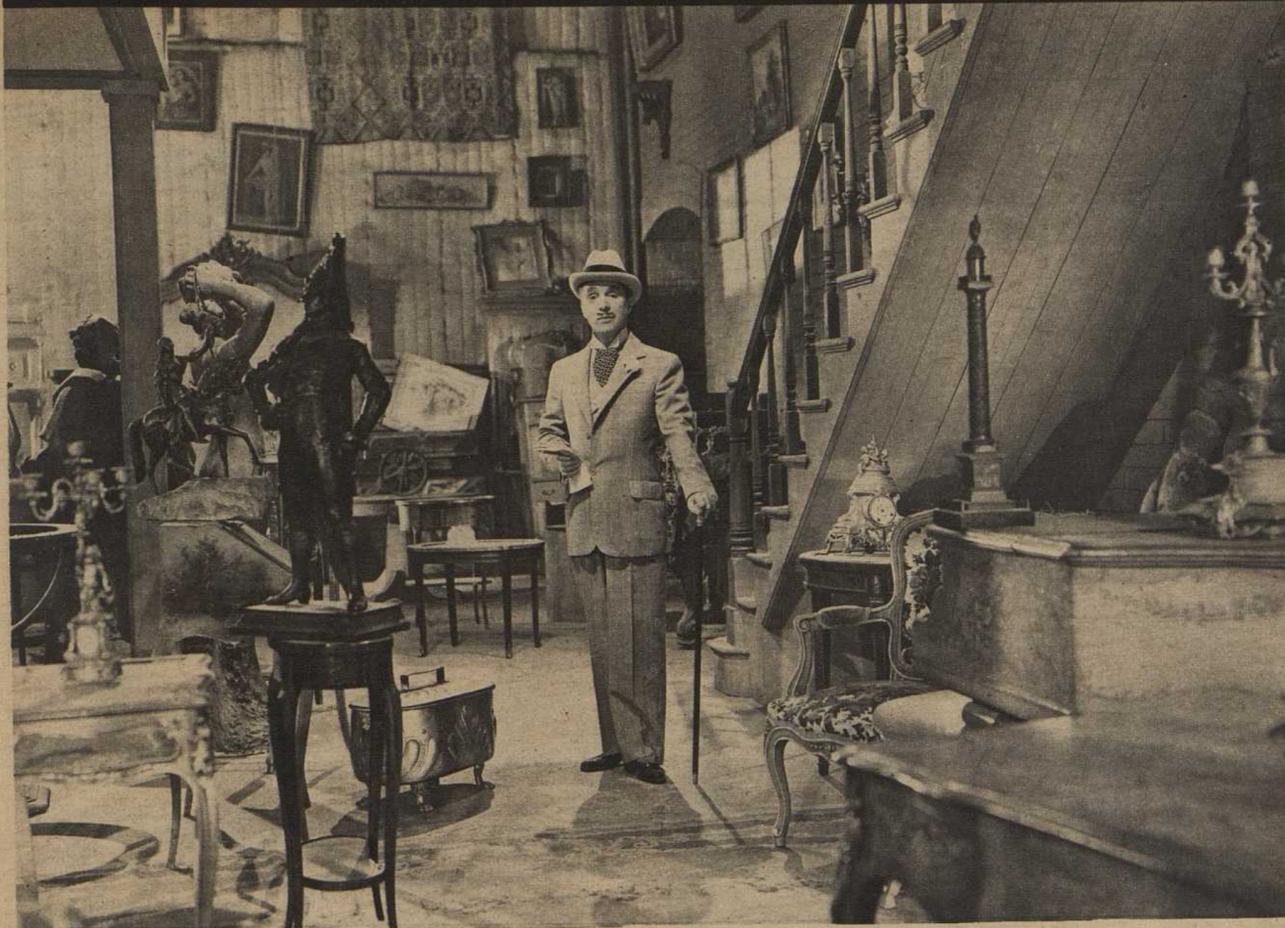
M. VERDOUX ira un jour rejoindre dans l'histoire les créations des artistes qui ont bien mérité de notre civilisation. Il aura sa place à côté des poteries d'Urbino et des peintures des impressionnistes français, entre un conte de Mark Twain et un menuet de Lullu. Cependant, les films si riches en argent, en technique, en publicité, qui ravissent ses contempteurs, iront rejoindre, Dieu sait où, disons dans l'oubli, les riches chaises d'acajou sorties en série des belles usines nickelées.

J. R.



M. VERDOUX DÉCOUVRE, LE JOUR MEME OU IL ALLAIT EXPERIMENTER UN NOUVEAU POISON, UNE JEUNE FEMME BLONDE DONT IL VA, CETTE FOIS, S'PRENDRE.

VOICI D'AUTRES PHOTOS DE CHARLIE CHAPLIN DANS SON NOUVEAU PERSONNAGE : M. VERDOUX



C'EST DANS CE MAGASIN D'ANTIQUITES ET D'OBJETS D'ART QUE M. VERDOUX REÇOIT LES CLIENTES QUI SERONT PLUS TARD SES VICTIMES.



A LA TERRASSE D'UN CAFE FRANÇAIS MINUTIEUSEMENT RECONSTITUE : M. VERDOUX, EN DANDY GENEREUX.



INFINIMENT GALANT, CHAPLIN — S'INSPIRANT DE LANDRU — SEDUIT LES JEUNES FEMMES QU'IL SE PROPOSE DE SUPPLANTER.

Les Reines du cinéma ont aussi leurs



PAR CES TEMPS DE CHALEUR, MADELEINE SOLOGNE A UN PASSE-TEMPS FAVORI : DOUCHER LEOPOLD.



« CATHERINE RESSEMBLE A SOPHIE », ESTIME M. DESMARETS TRES PATERNEL.



TOY ET MOI, OU LES BEAUX DIMANCHES DE ROBINSON.



DEVANT LE PHOTOGRAPHE, MICHELINE PRESLES PREND TOUJOURS UN AIR INSPIRE; SON MARI RESTE BEAUCOUP PLUS FROID.

Malgré la curiosité qui s'attache à la vie privée de leurs compagnes, les maris des actrices de cinéma restent des personnages mystérieux. On ne les voit pas s'afficher avec leurs femmes dans les manifestations mondaines ou populaires dont elles sont les idoles. Et leur invisibilité n'a d'égal que leur mutisme. Contraints par leur condition de jouer auprès des reines de l'écran le rôle de princes consort, ils ont l'élégance de s'effacer de leur existence publique.

Est-ce à dire qu'ils renoncent à leurs prérogatives de maris et aux joies de l'intimité conjugale ? Il est évident qu'il n'en est rien. Aussi bien, ces actrices que nous voyons à l'écran en proie aux passions les plus violentes, pâmées dans les bras de jeunes premiers successifs, redeviennent, quand elles rentrent chez elles, d'excellentes et très bourgeoises épouses.

On parle beaucoup des vedettes. On ne parle jamais de leurs maris : ils ont pourtant quelque mérite. Nous avons tenté de forcer la porte de ces partenaires inconnus, ceux auprès desquels les vedettes ne jouent plus la comédie. Mais il n'a pas été facile de faire parler ces maris entraînés à déjouer l'indiscrétion des interviewers.

PARMI ceux qui s'intéressent au cinéma, il faut avant tout placer M. Sologne — autrement dit M. Schlossberg — puisqu'il est producteur. M. Schlossberg est un philosophe qui s'est accoutumé, une fois pour toutes, à demeurer dans l'ombre, tout en guidant les pas de sa femme vers la célébrité.

— Le meilleur film de Madeleine ? Peut-être « L'Eternel Retour » ; mais je préfère celui qu'elle n'a pas encore fait !

Justement parce qu'il est dans le métier, il ne se reconnaît aucun droit pour intervenir dans la carrière de Madeleine, sauf quand elle tourne dans les films qu'il produit lui-même ; et il ne va jamais la voir au studio.

Cet homme, au regard vif et malicieux, à la voix ironique, ne reconnaît jamais sa compagne sur l'écran ; « Elle n'est pas du tout la même », estime-t-il ; « gaie et optimiste dans la vie, alors qu'elle joue souvent des rôles dramatiques ; la voix aussi est méconnaissable ».

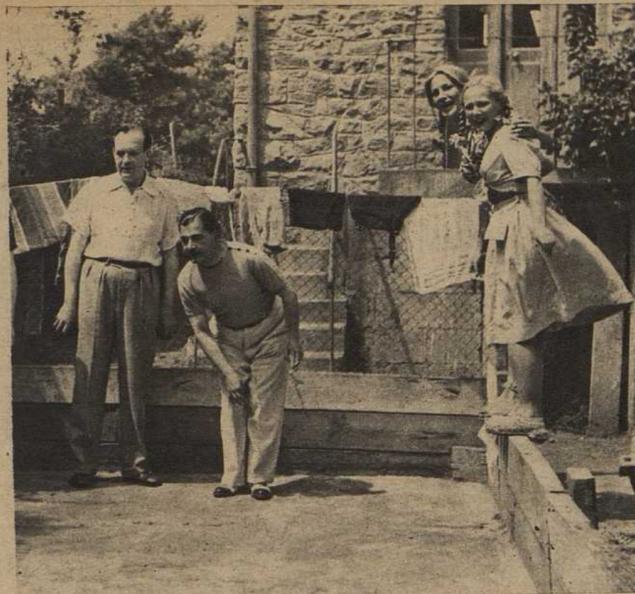
Pour lui, il n'y a qu'une Sologne : celle qui va avec lui à la chasse et à la pêche durant les week-ends de repos, qui ne se met jamais en colère et qui tient par-dessus tout à ne pas couper ses longs cheveux blonds. Il est seul à la connaître ainsi, et cela vaut bien l'anonymat. Pour illustrer ce point de vue, il raconte volontiers cette anecdote : Partis tous les deux en vacances dans la Delage de Madeleine, ils tombent en panne près de Saint-Etienne ; une soupape grillée, et pas de garage ouvert en vue ; le temps que Madeleine fasse cent mètres à pied pour aller se renseigner, tout le bourg la reconnaît. Et les villageois d'entourer la voiture, admiratifs, et se demandant entre eux, à haute voix : « Qui est celui-là ? — Son mari ? — Son ami peut-être ? » Sur quoi l'un d'eux, plus effronté que les autres : « Penses-tu, elle doit les choisir mieux que ça ! »

Signe particulier : M. Sologne lit beaucoup.

M. FROISSANT-SOPHIE DESMARETS est également à ranger dans la catégorie des maris de vedettes-producteurs de cinéma, bien que ce métier ne lui donne pas grande satisfaction ; il est également éditeur publicitaire.

Il a connu sa femme il y a quinze ans, alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, élève au Conservatoire, et qu'elle faisait des sports d'hiver. Et depuis... Mais si on lui avait dit à cette époque qu'il serait le mari d'une vedette de cinéma, il aurait répondu qu'il ne tenait pas spécialement à cette position ; surtout parce que dans cette carrière, la réussite est hasardeuse. Ce sont les arguments qu'il présenta à Sophie, mais Sophie s'est obstinée. Ne trouvez-vous pas qu'elle a bien fait ?

Princes consorts...



KOSTIA MORSKOI JOUE SERIEUSEMENT A LA PETANQUE AVEC SPAAK, PENDANT QUE Mme SPAAK ET NANE GERMON RIENT AUX ANGES.

M. Froissant en a pris son parti. Mais il reste inconsolable lorsqu'il constate qu'une star « n'a jamais une minute de tranquillité », que vouloir faire à la fois du théâtre et du cinéma, « c'est de la folie », le théâtre restant la pire des choses, parce que les rôles qu'y joue sa femme influent sur sa personnalité... Heureusement, Sophie n'avait accepté de jouer Falindor que pour soixante représentations ; autrement, ça durerait toujours. Et quand aurait-elle le temps de jouer avec sa petite Catherine, si elle était en scène tous les soirs ?

Signe particulier : M. Froissant est l'inventeur d'un ingénieux petit système postal utilisé par les amateurs de photographies dédiées, pour correspondre rapidement avec leurs vedettes préférées.

M. MICHEL LEFORT ? Je me trouve devant un grand sportif genre « pin-up boy américain », cravate d'une hardiesse recherchée, visage hâlé par le soleil. Au mur, une photo de Micheline Presle.

— J'ai horreur du cinéma.

Il était temps qu'il le dise. Autrement, je me serais surprise à lui demander :

— Dans quel film avez-vous été le partenaire de Mlle Presle ?

Car on lui a effectivement proposé, vu sa photogénie, de faire du cinéma ; il a répondu : « Pour rien au monde ». Comment sa femme peut-elle passer des heures sur le set, à attendre la mise au point du chef-opérateur et les décisions du metteur en scène ? C'est pour lui un mystère. Il préfère le ski, le tennis et la direction commerciale des domaines Rothschild. Il a connu Micheline par l'écran, en 1943, en allant voir *Paradis perdu*. Impression ? Aucune ! C'est seulement quelques jours après, en la rencontrant chez des amis. Et il lui donna son avis « en spectateur » parce qu'il « n'y connaît rien ». Elle a sa carrière, lui a son métier. C'est tout...

Signe particulier : Ne va au cinéma qu'à l'étranger (mais il voyage beaucoup).

ON dit que Madeleine Robinson a choisi son pseudonyme parce qu'il évoque la liberté ; mais il se justifie doublement quand on la voit avec son mari dans leur villa de Chennevières, dont le jardin est couvert de fleurs et de fruits ; on pense irrésistiblement à l'île de Robinson Crusoe : ses habitants coulent loin du monde des jours heureux, levés chaque matin à sept heures pour suivre des cours de culture physique radiophonique, cultiver leur jardin et monter à cheval au bois de Vincennes. Le point noir, c'est de devoir aller ensuite, lui à l'usine de textiles dont il est adjoint technique, et elle au studio : car si Madeleine est femme d'intérieur, M. Toy est, de son côté, extrêmement casanier, et tous deux n'ont pas de plus grand plaisir — le fox Micket couché sur leurs genoux — que de veiller sous la lampe en lisant des scénarii, répétant des pièces, faisant des projets de vacances.

Signe particulier : Le ménage ne fréquente pas d'artistes de cinéma.

M. MORSKOI, qui dirigea *Paris-Cinéma* pendant deux ans, est le mari de Nane Germon. Pour lui la question est résolue d'office selon la formule de non-intervention absolue... Ses fonctions lui ont toujours interdit le moindre droit de regard sur la carrière de sa femme. En outre, de tous les maris de vedettes — déjà hostiles à la publicité — M. Morskoï est certainement le plus attaché à son incognito.

J'ALLAIS oublier le docteur Loublé, heureux époux de Suzy Carrier, dont le crâne est poli et la jalousie proverbiale. Bien que n'ayant dans son cabinet de consultations aucun portrait de sa femme, il ne la suit pas moins partout avec obstination ; ce qui fait soupçonner Suzy, au studio, quand il l'accompagne de force : « Loublé, comment l'oublierais-je ? »

Monique SENEZ.



lumières de l'œil

Lumineux, frais et reposant est le regard de la jeune et gracieuse Arlene Dahl. Jusqu'alors petite vedette à Broadway, elle sera demain la star de *My Wild Irish Rose*, film sur le music-hall américain au siècle dernier « Ma rose sauvage d'Irlande... » Ce regard est-il bien irlandais, ou très purement californien ? Peu importe : il a l'éclat et la beauté de la jeunesse, et c'est bien tout ce qu'on lui demande...

Dans un palais funèbre et fantastique, RUY BLAS ...tombe aux pieds de sa souveraine...



VOICI LES AUTEURS DE « RUY BLAS » : PIERRE BILLON, LE RÉALISATEUR, ET JEAN COCTEAU, L'INSPIRATEUR.

NE vous attendez pas à retrouver dans « Ruy Blas » les caractéristiques d'un drame de cour, d'une reconstitution historique ou d'une tragédie d'amour... La réalisation de Pierre Billon — on peut d'ores et déjà le prévoir — ne ressemblera à rien de tout cela.

Car l'on respire dans les galeries de ce palais de Madrid construit par Wakhévitch, une atmosphère féérique ressemblant à s'y méprendre à celle de « La Belle et la Bête ».

Jean Cocteau adaptant Victor Hugo, cela signifiait une imagination d'artiste s'inspirant d'une imagination de poète. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si « Ruy Blas » nous transporte dans une Espagne fantastique, si les costumes des courtisans et des hommes d'armes sont de toutes les époques sauf de celles où est censée se passer l'action — « ils étaient trop laids au XVII^e siècle », dit Cocteau —, et si les décors ne comportent ni murs, ni « découvertes », ce sont des squelettes de décors, tendus de velours noir ou voûtés de quadrillages au travers desquels les arcs diffusent une lumière frissante.

Il faut ajouter que ce « récit » nous est conté non seulement avec fantaisie, mais aussi avec majesté : ce n'est pas un moindre mérite, quand on brode sur le thème d'un quiproquo tragi-comique dont le cadre est un palais croulant, un royaume désagrégé, une cour fantôme. Il s'agit de faire naître le grandiose du ridicule. Aussi les lévriers de la reine lèvent-ils la patte devant les colonnes des antichambres sans que nul ne songe à corriger cet incroyable bavardage impertinent sur le passage des courtisans, stimulés par les jets d'eau dont les aspersionnels, aussi, les énormes danois de la camerera mayor, poursuivent-ils en des courses échevelées les petits nains bouffons... Tout se calme lorsque s'avance la reine, imposante et majestueuse sous son dais rutilant, obtenée dans un cérémonial sévère, malgré la débâcle de ses sujets. Et cela impose le respect.

Cette morgue pompeuse n'empêche évidemment pas Jean Marais-Ruy Blas-Don César de Bazan, de soupirer sous l'écrasante tâche de ses deux rôles à tenir : être simultanément aventurier sans fortune et favori de la reine, selon le caprice des « numéros » que l'on tourne, c'est beaucoup pour un seul acteur, même de talent.

La reine, accompagnée de sa fidèle confidente Casilda (Ione Salinas, « la révélation du film », précise Cocteau) et de son cortège de courtisans, sort de la chapelle, tandis que mille bougies projettent sur l'escorte leurs lueurs dansantes et funèbres : On pense à un tableau du Greco, aux graves figures de « L'enterrement du comte d'Orguaz ».

M. S.

UN EXTRAIT DU SCÉNARIO DE JEAN COCTEAU

Dans le fond de la pièce, le nain dort sur un coussin au pied du perchoir de l'ara, deux bassets sont sur ses genoux.

VOIX DE L'HUISSIER. — Une lettre du roi.

Plan général travelling (ou par la reine). L'huisier finit d'ouvrir la porte donnant sur l'antichambre et s'efface.

Ruy Blas entre. Il est dans le même costume qu'il portait à Caramanchel. Un manteau tombe sur son bras gauche et le cache. Deux pages le suivent, qui portent sur un coussin d'or la lettre du roi. Tandis que l'huisier referme la porte, il s'avance dans le salon.

Ruy Blas s'arrête et salue respectueusement. Les deux pages viennent s'agenouiller devant la reine. Celle-ci tend la main pour prendre la lettre sur le coussin, mais la duchesse prévient son geste et s'en empare.

LA DUCHESSE. — Madame, l'usage veut que je lise d'abord.

La reine au comble de l'énerverment.

LA REINE. — Eh bien, soit ! Lisez-la.

La duchesse brise le sceau royal, déploie la lettre et lit tout haut :

LA DUCHESSE. — Arangez, ce mardi. Madame, il fait grand vent, j'ai tué six loups. Signé : Carlos.

GURITAN. — C'est tout ?

LA DUCHESSE. — Oui, seigneur comte. (Tendant la lettre à la reine.) Si Sa Majesté veut...

LA REINE. douloureusement. — Non. Elle tourne le dos à la duchesse et se dirige vers son fauteuil. Au passage, elle s'arrête devant Ruy Blas et lui demande :

LA REINE. — C'est vous, monsieur, qui m'apportez cette lettre ?

Plan moyen. — La duchesse et Guritan. Celle-ci explique :

LA DUCHESSE. — C'est le seigneur César de Bazan, comte de Geropa, un nouvel écuyer que le roi donne à la reine et que M. de Santa-Cruz me recommande.

LA REINE. — Approchez, monsieur. Ruy Blas rentre dans le champ, hésite.

LA REINE. d'une voix plus douce. — Approchez. Soyez le bienvenu au palais de Madrid. J'espère que...

Elle s'interrompt brusquement en regardant vers les pieds de Ruy Blas.

Gros plan. — Des gouttes de sang tombent à côté du pied gauche de Ruy Blas.

VOIX DE CASILDA. — Il est blessé !

Plan moyen. — Les trois personnages. La reine se lève :

LA REINE. — Blessé ?... Ruy Blas chancelle.

LA REINE. — Mais, monsieur, vous allez vous trouver mal !

CASILDA. — Il ne tient pas debout.

Elle s'approche de Ruy Blas, le prend par le bras droit et le fait assoir dans le fauteuil de la reine, où il tombe à demi évanoui. Son manteau découvre son bras gauche.

Gros plan. — La main de Ruy Blas, dont le poignet blessé saigne. Les mains de Casilda reçoivent la manche.

VOIX DE CASILDA. — Mon Dieu ! C'est atroce...

Plan moyen. — Ruy Blas de face, évanoui, les yeux clos. A sa gauche, Casilda agenouillée qui relève la manche de son pourpoint. A sa droite, la reine debout, bouleversée, dont les yeux vont de la blessure au visage de Ruy Blas.

Casilda, se retournant vers les duègnes :

CASILDA. — Ne restez pas stupides ! Apportez-moi un linge, un mouchoir, n'importe quoi !

Les duègnes sortent du champ en se bousculant.

Plan moyen. — La duchesse et Guritan. La duchesse dit sévèrement :

LA DUCHESSE. — Emportez-le. On ne s'évanouit pas devant la reine.

Guritan a un sourire méprisant.

Plan moyen. — Ruy Blas, la reine et Casilda dans la même position. Casilda finit de dégager la blessure. Elle tourne la tête dans la direction des duègnes et demande, impatientée :

CASILDA. — Eh bien, ce linge ? Je peux l'attendre, si le cérémonial s'en mêle !

La reine, spontanément, lui tend le mouchoir qu'elle a tiré de son corsage.

Dans ce mouvement, les fleurs tombent aux pieds de Ruy Blas. La duchesse entre dans le champ, par l'avant-plan gauche, et, s'adressant sévèrement à la reine :

LA DUCHESSE. — Madame !

La reine ne bronche pas, tandis que Casilda noue rapidement le mouchoir autour du poignet de Ruy Blas. Ce dernier ouvre les yeux, voit les fleurs et son mouchoir. Il referme les yeux et laisse aller sa tête en arrière. A l'arrière-plan, les duègnes reviennent apportant des serviettes, un bassin d'argent plein d'eau et des flacons. D'un geste, la duchesse les écarte. Se tournant dans la direction des pages, elle ordonne :

LA DUCHESSE. — Emportez ce jeune homme.

LA REINE. intervenant. — Qu'on laisse ce jeune homme se reposer seul ici. Je l'exige. J'irai dans mon oratoire.



UNE IMAGE DU FILM : LES COURTISANS ACCOMPAGNENT LA REINE, EN TENANT AU-DESSUS DE SA TÊTE UN DAIS, DES AMPOULES Y SONT CAMOUFLÉES POUR MENER DES EFFETS DE LUMIÈRE ET LES FIGURANTS CACHENT LES CABLES.

(Reportage fotogr. DARGENCE.)



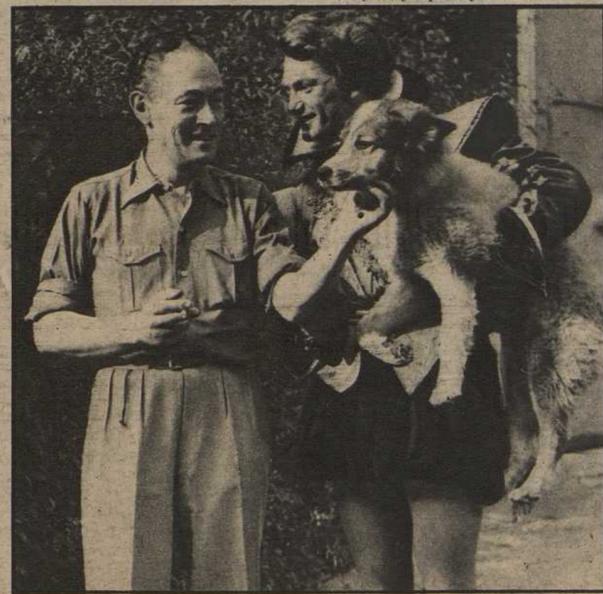
COMME CELLES DE « LA BELLE ET LA BÊTE », LES IMAGES DE « RUY BLAS » SONT COMPOSÉES AVEC UN GRAND SOUCI DES ÉCLAIRAGES. ICI, LES DUEGNES SE GROUPENT AUTOUR DE L'AUTEL.



JEAN MARAIS, PENDANT UNE PAUSE, FAIT UN BRIN DE CAUSETTE AVEC LA REINE, DANIELLE DARRIEUX...



PUIS, GALANT, UN BRIN DE COUR A CASILDA (IONE SALINAS), LA CONFIDENTE DE LA REINE.



MOULOUK, LE CHIEN ET L'AMI DE JEAN MARAIS, NE « TOURNE » PAS, ON LUI A PREFERE UN LEVRIER.

Avant de le retrouver dans "L'Étrange Aventurière"

"Brève rencontre" à Paris avec TREVOR HOWARD qui admire Celia Johnson, Gabin et Michel Simon

Il est d'abord méconnaissable, il porte une barbe broussailleuse qui le transforme en explorateur. On est tenté de l'aborder avec la phrase, devenue rituelle, de Stanley retrouvant Livingstone au cœur de l'Afrique et de lui dire : « Mr. Trevor Howard, I presume ? »

Mais il suffit qu'il sourit, que ses rides se creusent en éventail au coin des yeux clairs pour qu'on retrouve le jeune docteur de *Brève rencontre*. Et d'ailleurs, il semble bien qu'il lui ait suffi de rester lui-même pour incarner ce personnage dont on retrouve en lui la grande simplicité, le sérieux, l'honnêteté.

Qu'on se sente en présence d'un homme et non d'un acteur dès qu'il apparaît sur l'écran est sa première ambition.

Il insiste beaucoup sur ce point. « Cela ne veut pas dire que je désire toujours incarner le même personnage. Je souhaite, au contraire, des rôles variés, même si cela va contre certaines lois du cinéma ; mais je veux avant tout atteindre à la sincérité, à l'humanité la plus directe. »

Ainsi s'explique sa méfiance pour les conceptions du cinéma américain. Par contre, il admire profondément deux acteurs français : Jean Gabin et Michel Simon.

Depuis longtemps acteur de théâtre, Trevor Howard n'est apparu sur l'écran pour la première fois qu'en 1943 dans *Le Chemin des étoiles*. L'un des meilleurs films de guerre anglais.

Depuis *Brève rencontre*, Trevor Howard a tourné quatre films dont *I See Dark Stranger* (que nous verrons en France sous le titre *L'Étrange Aventurière*), une savoureuse histoire d'espionnage qui met aux prises une jeune Irlandaise et un officier britan-

nique, incarnés respectivement par Deborah Kerr et Trevor Howard.

« Ce personnage était nouveau pour moi, non par sa psychologie proprement dite, qui reste dans la ligne des rôles que j'ai pu interpréter auparavant ou par la suite, soit à l'écran, soit au théâtre, mais par son comportement nuancé de fantaisie, par les si-

tuations inattendues où il se trouve engagé, et qui donnent au film ce ton d'humour qui l'a rendu pour moi extrêmement intéressant... »

Trevor Howard dit toute son admiration pour Celia Johnson. Celia Johnson « happily married woman » (femme heureusement mariée) qui n'a pas joué depuis *Brève rencontre* et qu'il



AU MILIEU DE PERIPETIES PLEINES D'HUMOUR, CETTE SCENE DRAMATIQUE DE « L'ÉTRANGE AVENTURIERE » : TREVOR HOWARD ET DEBORAH KERR.



va bientôt retrouver comme partenaire, non sur le plateau d'un studio, mais sur la scène d'un théâtre.

Peut-être se souviendra-t-on que nous avons annoncé, il y a quelque temps, le départ de Laurence Olivier et de Vivian Leigh avec l'« Old Vic » pour une longue tournée qui les mènera jusqu'en Australie.

En réalité, la troupe de l'« Old Vic » sera scindée en deux et Trevor Howard et Celia Johnson assumeront la direction des éléments restés à Londres. Leur première pièce sera *La Mégère apprivoisée*.

Son visage prend une animation étonnante : « N'est-ce pas merveilleux ? » demande-t-il.

Trevor Howard revoit Paris pour la première fois depuis douze ans. Il avait alors traversé la France de Dieppe à Genève, non comme acteur, mais comme un étudiant en vacances, à bicyclette.

Souhaitons que les tournées qu'il pense organiser avec l'« Old Vic » le ramènent à Paris et que nous puissions l'applaudir sur la scène des Champs-Élysées, comme nous avons applaudi Laurence Olivier dans *Le Roi Lear*, il y a quelques mois.

H. R.

"La Forteresse", premier grand film canadien parle français mais... pense américain

(De notre correspondant particulier à Montréal : Jean GRANDLANDEAU)

PAUL DUPUIS, Nicole Germain, Jacques Auger... Ces noms d'Ile-de-France sont ceux de comédiens que vous ignorez, qui vivent à cinq mille kilomètres de vous et qui n'ont jamais mis les pieds sur le sol de notre pays. Ces acteurs, cependant s'expriment dans notre langue qui est la leur et vous les entendrez dans quelques mois quand sera présenté en France, le premier grand film canadien de la « Quebec Production Corporation » mis en scène par Fedor Ozep.

Ce film « parlant français » présente cette originalité qu'il a été traité « à l'américaine », l'équipe technique ayant été recrutée à Hollywood, en attendant que les cinéastes québécois se soient suffisamment familiarisés avec leur métier.

Nous nous trouvons devant un curieux alliage franco-américain, réalisé en soixante et onze jours de tournage d'après un scénario qui comporte trois meurtres, l'un véritable, l'autre suggéré et le troisième deviné.

Il comporte également trois personnages — ce qui ne veut évidemment pas dire que tous les trois doivent mourir avant le mot « fin » : Albert Frédéric (Jacques Auger), riche avocat et mécène des arts, obsédé par un besoin presque sadique de respectabilité ; Michel Lacoste (Paul Dupuis), jeune musicien de talent, protégé par le riche avocat, et auteur d'un superbe concerto qui doit être joué en première mondiale ; Marie Roberts (Nicole Germain) jeune et ravissante journaliste américaine, toujours prête à risquer sa vie pour la passion de son métier.

Le journaliste découvre la piste d'un meurtre mystérieux et surveille Frédéric qui semble avoir été mêlé à cette ancienne histoire d'assassinat ; la femme du compositeur, acariâtre et névrosée, meurt dans des circonstances mystérieuses pouvant incriminer son mari... lequel ne sait d'ailleurs pas s'il est coupable ou non, car il aime un peu trop le whisky ; et pour le sauver de la potence, le riche avocat décide d'« éliminer » la jeune journaliste, décidément trop curieuse à son gré.

Mais ceci n'est que le thème de l'histoire. Tout se complique lorsque le musicien, sur le point d'assassiner le journaliste, en tombe brusquement et éperdument amoureux, de sorte que le spectateur se demande s'il va en résulter une scène d'amour ou un nouveau meurtre...

Trois personnages, trois crimes — trois solutions à révéler : Frédéric est-il vraiment coupable, et si oui, reconstitue-t-il libre ? Lacoste est-il un assassin, et si non, peut-il prouver son innocence ? Enfin Marie Roberts sortira-t-elle de cette terrifiante toile d'araignée tissée d'amour et de haine, par un baiser ou par une balle de revolver ?

La plus grande salle de Montréal résout chaque soir ces énigmes devant des milliers de spectateurs enthousiastes et bat tous les records de recettes. Et comme la « Quebec Productions Corporation » annonce dès à présent la réalisation de son deuxième film, on peut se demander, à Paris, si cette *Forteresse* canadienne constitue le premier bastion avancé d'une invasion hollywoodienne vers le Grand Nord, ou si au contraire elle exprime la culture et la civilisation franco-canadienne.



« LA FORTERESSE » : FREDERIC (JACQUES AUGER), MEURTRIER BOURRELE DE REMORDS.

va bientôt retrouver comme partenaire, non sur le plateau d'un studio, mais sur la scène d'un théâtre.

Peut-être se souviendra-t-on que nous avons annoncé, il y a quelque temps, le départ de Laurence Olivier et de Vivian Leigh avec l'« Old Vic » pour une longue tournée qui les mènera jusqu'en Australie.

En réalité, la troupe de l'« Old Vic » sera scindée en deux et Trevor Howard et Celia Johnson assumeront la direction des éléments restés à Londres. Leur première pièce sera *La Mégère apprivoisée*.

Son visage prend une animation étonnante : « N'est-ce pas merveilleux ? » demande-t-il.

Trevor Howard revoit Paris pour la première fois depuis douze ans. Il avait alors traversé la France de Dieppe à Genève, non comme acteur, mais comme un étudiant en vacances, à bicyclette.

Souhaitons que les tournées qu'il pense organiser avec l'« Old Vic » le ramènent à Paris et que nous puissions l'applaudir sur la scène des Champs-Élysées, comme nous avons applaudi Laurence Olivier dans *Le Roi Lear*, il y a quelques mois.

H. R.



PHOTOS TOMATIS. — GREVILLE DIRIGE HELENA BOSSIS, TRANSFUGEE DE « LA P. RESPECTUEUSE », DANS « LE DIABLE SOUFFLE »

LE VENT, VEDETTE DU "DIABLE SOUFFLE"

(De notre correspondant particulier, à Nice, Pierre MEUNIER)

EDMOND T. GREVILLE réalise aux studios de la Victorine, à Nice, *Le Diable souffle* dont il avait écrit le scénario, sous l'occupation, alors qu'il se cachait à Cognes-sur-Mer.

« J'étais interdit, explique-t-il, plus ou moins traqué. Je me suis réfugié dans mon stylo... Un jour, le mistral qui soufflait avec violence me rappela le proverbe espagnol : « La femme est de feu, l'homme est d'étoupe, et le diable souffle », et m'inspira l'histoire qui allait devenir *Le Diable souffle* et dans laquelle le personnage principal est iquissable : c'est le vent.

Le film est un triple drame poétique, passionné et humain qui met aux prises Charles Vanel, vieux homme aigri, qui vit retiré sur une île de la Bidasosa, entre la France et l'Espagne, Jean

Chevrier, jeune fugitif espagnol et Hélène Bossis, musicienne ratée, meurtrie par la vie.

Edmond T. Gréville, auteur du scénario, du découpage, du dialogue et de la mise en scène, portera donc la responsabilité du *Diable souffle*.

« J'ai un peu le trac, avoue-t-il. Le sujet humain, trop humain, est plein de périls. Et rien pour se raccrocher



CHEVRIER, CHIRURGIEN DE MADRID REFUGIE EN FRANCE.



CEIL CONTRE CEIL : EDMOND T. GREVILLE A LA CAMERA.

L'ÉCRAN DES CINÉ-CLUBS

★ LES GALAS de la Fédération des C.C. sont toujours salle comble. Et bien qu'on le sache, et que chacun s'efforce d'arriver tôt pour être sûr de trouver une place, sinon assise, ce qui paraît un vœu téméraire, au moins debout, de nombreuses personnes chaque fois ne peuvent pénétrer dans la salle. Le fait s'est reproduit l'autre soir, à l'occasion de la projection d'*Enamorada*, film mexicain qui prit part au Festival de Bruxelles, mais qu'on n'avait pas encore vu en France.

Georges Sadoul présentait la séance. Il fit un rapide bilan de l'activité de la Fédération durant cette année (accroissement sur laquelle nous reviendrons la semaine prochaine en rendant compte de l'assemblée générale de la Fédération, qui s'est tenue à Paris ces jours derniers), souligna ses efforts en vue de présenter, dans ses séances interclubs, des films mérités, et rappela qu'on lui devait la première projection en France (si l'on excepte sa présentation au Festival de Cannes) de *Maria Candelaria*.

★ ENAMORADA, qui fut projeté après le dessin animé tchèque : *La Révolte des Poupées*, et avant le film de Jean Painlevé, *Assassins d'eau douce*, qui obtinrent tous deux un grand succès, fut très diversement accueillie. Et s'il recut des applaudissements chaleureux de la part de certains, d'autres firent de nombreuses restrictions, notamment sur le scénario, qu'ils jugeaient trop peu conforme à ce qu'on peut en attendre, parce que, laissant de côté la révolution, il raconte en fait une histoire d'amour (à quoi il faut bien répondre que le titre même du film le laissait largement prévoir). Cependant, parisiens et amateurs se mirent tous d'accord sur la qualité des images de Figueras, opérateur, on le sait, de *Maria Candelaria*, et qui, dans ce nouveau film mexicain, montre l'extraordinaire maîtrise dont on avait eu la révélation avec *Maria*.

★ L'ANTARES est ce groupe de jeunes cinéastes amateurs dont nous vous parlons dernièrement, et qui, membres du C.C. Robert Lynen (l'un d'eux est même l'animateur du club) présentaient un soir leurs dernières œuvres.

Très variées d'inspiration et de facture, celles-ci, au nombre de huit (tant que de membres du groupe) sont, soit des documentaires (l'un d'eux raconte l'histoire de *L'Antares*, un autre l'hiver de 45-46 à Paris, un autre nous promène dans le XIX^e arrondissement (fier de *L'Antares*), soit des films à scénario, dont le meilleur, *Rendez-vous*, est un exercice de style, qui accumule une série de détails très justement observés sur le rendez-vous d'un jeune homme et d'une jeune fille.

FILMEAS FOGG.

A travers la France

- MARDI 15 JUILLET
 ● ALBERTVILLE (Rigaud) : Le Million.
 MERCREDI 16 JUILLET
 ● ARRAS : La passion de Jeanne d'Arc.
 ● ST-HILAIRE : Vampyr (Dreyer), et Le Vampire (Painlevé).
 DIMANCHE 20 JUILLET :
 ● LE MANS (Rex) : Festival Vigo.

LES LETTRES françaises

L'hebdomadaire de qualité

Les meilleurs humoristes
 Les meilleurs écrivains
 Alternativement, chaque semaine.

La Page scientifique

avec la collaboration de

Jean ROSTAND

La « Page des Grands Procès »

sous la direction de

M^r Maurice GARÇON

Administration-Rédaction :

60, rue de Courcelles, PARIS-8^e

QUAND GARONNE SE JETTE DANS LE RHONE

Non, ce n'est pas une leçon de géographie burlesque. Seulement Michel Simon s'appelle Garonne dans le scénario du nouveau film d'Henri Decoin, et il doit se noyer dans le Rhône tout près d'Avignon : « Les Amants du Pont-Saint-Jean ? Un film-fleuve ! », plaisante-t-il.

Vêtu d'un invraisemblable accoutrement couronné d'un canotier, Michel est « passeur » sur le fleuve ; car dans *Les Amants du Pont-Saint-Jean*, il n'y a pas de pont.

Garonne est aussi un vieux, mais tendre amant. Gaby Morlay compose un irrésistible personnage de pivoïrote sentimentale qui ne se saouie qu'au vin rouge et vend, pour acheter des bouteilles, ses vieilles détroques de mannequin retirées.



(Photo REBILLY.)

FEMME AIMÉE EST TOUJOURS JOLIE



BETTE DAVIS EST UNE INSTABLE COQUETTE, ELLE REVIENDRA A LA FIN VERS SON MARI, MALHEUREUSEMENT DEVENU AVEUGLE.

CHEMINS SANS LOI



GINETTE LECLERC A DES MOUVEMENTS PROTECTEURS POUR LA PETITE JOSEF CONRAD.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU MAUDIT



PAULETTE GODDARD ET BOB HOPE, POURCHASSÉS PAR LE MYSTÈRE ET LES FANTÔMES, S'EN TIRERONT FORT BIEN

ROULETABILLE JOUE ET GAGNE



LE JOURNALISTE JEAN PIAT-ROULETABILLE DÉCOUVRIERA QUE L'INVENTION DE BELENIUM N'ÉTAIT QUE DU BLUFF.

L'AVENTURE



JOAN BLONDELL ET CLARK GABLE PARAÎSSENT S'ENTENDRE À MERVEILLE. POURTANT C'EST GREER GARSON QUE, FINALEMENT, CLARK GABLE ÉPOUSERA...

Les Films de la Semaine

ANGOISSE : Une étrangeté en demi-teinte dans un récit d'une sûreté étonnante (Américain v. o.)



« EXPERIMENT PERILOUS ». Scén. : Warren Duff d'après Margaret Carpen et Réal. : Jacques Tourneur. Interpr. : Hedy Lamarr, George Brent, Paul Lukas. Opér. : Tony Gaudio. Musique : Roy Webb. Prod. : R.K.O. 1944.

La folie et ses diverses manifestations continuent à inspirer les cinéastes américains. Le film de Jacques Tourneur est, dans le genre, une réussite.

Le fou, incarné par Paul Lukas dans *Angoisse*, tient ses tares mentales d'une lourde hérédité. Il terrorise conjointement sa femme (Hedy Lamarr), créature d'une beauté parfaite et d'une pâleur un peu romantique, qu'il cherche à faire passer pour démente, et son petit garçon auquel il conte de lugubres histoires de sorcières en guise de bercées. La mère et l'enfant, échapperont au sadisme de l'inquiétant personnage et trouveront du même coup un foyer moins dangereux pour leur équilibre, grâce à l'intervention d'un médecin. Celui-ci (George Brent) est entré dans cette étrange famille à la suite d'une rencontre en chemin de fer avec la sœur du fou, laquelle sera d'ailleurs assassinée par celui-ci, ainsi qu'un ami de la maison un peu trop empressé auprès d'Hedy Lamarr.

Je ne jurerais pas que cette histoire, adaptée, d'un roman de Margaret Carpenter, soit un modèle de rigueur logique ou d'exactitude scientifique. Mais je dois avouer que je n'ai pas eu un instant l'occasion de m'ennuyer. La mise en scène

de Jacques Tourneur nous plonge d'emblée dans un récit qu'elle conduit avec une sûreté, un ton direct qui ne sont pas tellement coutumiers au cinéma. L'exposition, par l'intermédiaire d'un journal, d'événements passés, et l'emploi très fréquent du monologue intérieur sont d'une remarquable aisance technique. Si l'on peut reprocher un certain manque de vigueur — nous sommes peut-être un peu moins étonnés que ne nous le promet le titre — nous sommes constamment saisis par un climat singulier, tout en demi-teintes, suscité avec une discrétion de moyens qui mérite l'éloge. Les épisodes d'extérieurs, avec la marche dans la neige qu'on entend craquer sous les pas, les courses en fiacre (nous sommes en 1930) son traités sur ce rythme rapide qui caractérise l'ensemble du film.

Le jeu des interprètes s'harmonise avec la retenue, l'émotion constamment « tamisée » qui se dégage de la réalisation. Paul Lukas a évité les outrances de mimique auxquelles eussent pu prêter son rôle. Hedy Lamarr — très « dame aux marguerites » — extérieures assez bien se frayent sous une composition en apparence froide et immobile. L'on retiendra cette très belle image où, coiffée d'une élégante capeline d'époque, elle choisit des soieries dans un magasin. George Brent est également à féliciter. Et l'on doit mentionner aussi la très expressive silhouette réussie par l'actrice qui joue le rôle de Clissie, la fausse cardiaque.

Raymond BARKAN.

L'AVENTURE : Un sujet nul mais des interprètes excellents (Am. v. o.)



« ADVENTURE ». Réal. : Victor Fleming. Interpr. : Clark Gable, Greer Garson, Joan Blondell, Thomas Mitchell, Lina Romay. Prod. : M.G.M. 1946.

Cette aventure est celle qui surprend une jeune bibliothécaire séduite par un marin.

Il est sauvage, sans tendresse, et bien entendu possède une femme dans chaque port.

Elle est livresque et naturellement paraît froide, mais l'amour révélera à chacun sa vraie nature.

On ne peut donc concevoir thème plus rebattu et personnages plus schématisés.

Il faut, en outre, pour amener leur rencontre, que le marin, constamment imbibé d'alcool, qui s' imagine avoir perdu son âme et ne la reconnaît qu'à sa mort sous la forme d'une étoile filante, espère un moment la retrouver dans une bibliothèque, et ce filandreuse et larmoyant épisode est la première erreur du scénario.

Pauvre Thomas Mitchell, voué à l'ivresse irlandaise du pêcheur mal endurci et condamné à se dépeçer d'un rôle aussi absurde.

Par ailleurs, bien des maladresses sont accumulées dans ce film, de l'insignifiante évocation du port chilien à l'accouchement final.

On y retrouve quelques réminiscences du « Long Voyage » mais si Fleming a su éviter les décors trop visibles et donner parfois de l'animation au récit, il est bien loin d'avoir la puissance et la sûreté de John Ford.

Et pourtant, l'on arrive parfois à oublier l'inconsistance de cette histoire. C'est que, à de rares instants, grâce à leur remarquable interprétation, les personnages s'animent.

Avant de découvrir la bibliothécaire (Greer Garson, le marin (Clark Gable) s'attache à son amie. C'est Joan Blondell, étonnante d'impudeur avec ses paupières battantes et ses lèvres gonflées, et le dépit de Greer Garson, amoureux malgré elle, jalouse jusqu'à l'hystérie, devient presque valable.

Et la passion même qui naît entre les deux héros arrive à prendre corps au milieu de ce fatras conventionnel. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, aussi persuasifs que puissent être Greer Garson et Clark Gable, la longueur du film n'en est pas moins sensible. Simplement, il arrive qu'il y passe un souffle de vie et de violence, et si l'on consent à se laisser convaincre, cela suffit pour qu'à ces brefs instants l'Aventure naisse.

Henri ROBILLOT.

FEMME AIMÉE EST TOUJOURS JOLIE : ...et vice-versa (Am. v. o.)



« Mr. SKEFFINGTON ». Réal. : Vincent Sherman. Interpr. : Bette Davis, Claude Rains, Walter Abel, Richard Waring, George Coulouris, Marjorie Riordan. Prod. : Warner Bros. 1945.

Je croyais beaucoup aimer Bette Davis. Il faut croire que je n'ai pas pour elle les mêmes yeux que les multiples soupirants qu'on lui inflige dans ce film. Car je n'oserais mettre en doute la sagesse des nations — cette éternelle S.D.N. — dans l'arsenal de laquelle on a été chercher ce titre français auquel personne ne reprochera sa conclusion exagérée.

En surimpression sur les grands événements de la vie américaine de 1910 à 1940 (guerre, prohibition, élection de Roosevelt, crise, etc.), on nous propose l'histoire d'une fille vaniteuse et vaine, orgueilleuse et cynique, que son éclatante beauté et le parti qu'elle sait en tirer posent en cible de tous les désirs, de toutes les amours. Pour sauver son frère de la prison, elle épouse un riche banquier auquel elle fait la concession de donner une fille. Puis elle reprend sa vie mondaine et frivole. Mais quand l'âge et la maladie ont raison de son éclat et de sa fraîcheur, elle revient au mari amoureux — et par bonheur

aveugle — avec lequel elle retrouvera la paix du cœur, comme on dit dans les livres.

Avec une certaine dose de bonne volonté, on peut sans doute trouver quelque originalité à ce sujet. Je dois à la vérité de dire que ma voisine, tantôt s'esclaffant, tantôt ravalant un sanglot, ne paraissait avoir nulle peine à s'accommoder de la légère odeur de naphthalène qui se dégage de son nombre des situations. Bienheureux les cœurs purs...

Pour moi, je ne puis m'empêcher de penser que c'est à Bette Davis — sur qui repose tout le film — que cette charmante dame devait ses émotions. Que cette artiste — dont j'admire beaucoup le talent et personnel et si incisif — ait réussi à rendre plausible son rôle de reine de beauté, me laisse confondu. Car je n'avais jamais songé à l'assimiler à l'une de ces « cover-girls » qu'elle incarne pendant plus de la moitié du film. Et qu'elle ait accepté, enfin, de s'enlaidir ensuite au point d'en devenir pitoyable, me rend encore plus admiratif. C'est vraiment une grande actrice qui supporte ici, à la force du poignet (fort intelligemment secondée par Claude Rains), une histoire comme il s'en écrivait tant, chez nous, il y a un demi-siècle.

Jean NERY.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU MAUDIT : Des fantômes pour rire (à gorge déployée) (Américain v. o.)



« THE GHOST BREAKERS ». Scén. : Walter DeLeon. Réal. : George Marshall. Interpr. : Bob Hope, Paulette Goddard, Richard Carlson, Paul Lukas, Willie Post. Opér. : T. Sparkuhl. Décors : H. Dreier. Prod. : Paramount 1940.

Rien de plus délicat que le film d'épouvante. Se prend-il au sérieux, c'est nous qui souvent ne marchons pas, et tel mort-crau de terreur qui devrait nous glacer jusqu'à la moelle déchaîne l'hilarité. Veut-il être parodique, nous faisons facilement la fine bouche devant des effets qui nous paraissent trop grossiers. Un film d'épouvante vraiment effrayant ou vraiment drôle est chose rare, et donc plus appréciable la réussite de ce joyeux « Mystère du château maudit ».

Il importe peu de savoir pourquoi Mary Carter veut à tout prix se rendre dans l'île Noire, pourquoi de ténébreux Cubains tentent de l'en dissuader et quel est le secret des vieilles pierres hantées. Pendant 90 minutes, les gags succèdent aux gags, les « mots » aux « mots » (que le sous-titre traduit généralement bien), et le public s'amuse aussi bruyamment qu'innocemment. Quel demandeur de plus à un film qui n'avait sans doute pas d'autre prétention ? Domage seulement que la construction de l'histoire ne soit pas plus équilibrée. Le préambule, d'ailleurs excellent, est trop long par rapport aux scènes du château, que le titre fait attendre avec impatience. De là, à la fin, l'impression que l'affaire tourne court. Le travail en studio est très apparent, comme l'emploi répété de la « transparence ». Cependant, malgré cela et quelques autres conventions, la réalisation est honnête. L'orage du début, à New-York, est même très remarquable. L'un des meilleurs orages de l'écran.

Paulette Goddard et Bob Hope, déjà réunis dans la terrible « Maison Norman », se débrouillent très bien avec les fantômes.

Jean THEVENOT.

CHEMINS SANS LOI : Un mélo somnifère (Français)



Scén. et dial. : Francis Vincent-Bricthnac. Réal. : G. Radot. Interpr. : Ginette Leclerc, Jean Murat, Marguerite Moreno, Madeleine Roussel, José Conrad, Michel Barbey. Chef opérateur : Milton. Décors : Magnez. Prod. : U.T.C. 1946.

Tous les poncifs : la gitane a été séduite et, sur le point d'être mère, abandonnée par le magnifique ; plus tard le vilain la retrouve et lui reprend sa fille. Ça finit par un coup de revolver. Ajoutez-y une tentative de viol, une bagarre au couteau, un orage dramatique et un troupeau de chevaux qui galopent.

Tout cela est d'une platitude navrante. On comprend que les acteurs se soient sentis impuissants devant ce néant, d'où rien ne pouvait sortir. Le fait est que Jean Murat et Madeleine Roussel disent faux. Escamotés par l'ambiance, Marguerite Moreno, en chef-contrebandière, n'arrive ni à se prendre au sérieux, ni à être drôle.

Quant à Ginette Leclerc, mal photographiée, elle n'a vraiment pas le physique gitane, il lui faut cacher tout au long du film son visageux sex-appeal derrière une prostration bougonne qui veut être dramatique. De sorte qu'il ne reste vraiment aucun attrait...

Monique SENEZ.

ROULETABILLE JOUE ET GAGNE : Une fade intrigue policière et atomique (Français)



Scénario et dialogues : Pierre Lestringuez. Réalisation : Christian Chamborant. Interprétation : Marie Déa, Suzanne Delhelly, Jean Piat, Lucas Gridoux, Ariane Muratore, Monique Melinand. Chef opérateur : Jean Bourgoin. Production : U.P.P.C. 1946.

Dans les premières années du parlant, Marcel Lherbier avait réussi, avec « Le Mystère de la Chambre jaune » et « Le Parfum de la Dame en Noir », deux films de bonne facture dans lesquels Rouletabille, le personnage légendaire imaginé par le romancier Gaston Leroux devenait véritablement un héros de cinéma, le Douglas Fairbanks du roman policier.

Le scénariste routinier Pierre Lestringuez a conçu les nouvelles aventures de Rouletabille, incarné par Jean Piat, jeune premier assez fade qui ne réussit pas à nous faire oublier le bouffiant Roland Toutain. Mais la faute n'est pas tant dans l'interprétation que dans la conception du personnage : le Rouletabille 1947 n'est plus dynamique ; il a perdu tout son charme.

Cette œuvre, réalisée consciencieusement par Christian Chamborant — pourtant gêné par une technique déficiente et des moyens certainement fort dérisoires — met aux prises Rouletabille et les voleurs d'un secret atomique. Car un savant à barbe blanche est arrivé à Paris, en provenance d'un petit pays imaginaire d'Europe centrale, la Bélenie, et il s'est fait voler sa précieuse serviette...

Autour de Jean Piat, il faut mentionner Suzanne Delhelly, toujours égale à elle-même, Monique Melinand, ingénue passionnée, Lucas Gridoux savant à barbe blanche, et surtout la sensible Marie Déa, aventurière, tour à tour naïve, enjouée et perverse.

TACHELLA.

CAPITAINE CASSE-COU : Deux batailles navales dans une cuvette (Américain v. o.)

« CAPTAIN CAUTION ». Scén. : Kenneth Roberts. Réal. : Richard Wallace. Interpr. : Victor Mature, Bruce Cabot, Léo Carrillo, Louise Platt, Alan Ladd. Prod. : Artistes associés, 1940.

On commence à connaître l'histoire : « A babord, toute l' » a crié le bon capitaine américain et il ajoute : « Hissez la brigantine » ; après quoi il tombe entre les mains des méchants Anglais. Mais alors que tout semble désespéré, l'équipage se soulève, le bon capitaine américain tue le vilain négrier qui l'avait trahi et le commodore meurt en murmurant « Vive sa Majesté britannique ». Alors l'Amérique et l'Angleterre font la paix (nous sommes en 1814) et le bon capitaine épouse la jeune orpheline aux yeux bleus. « Allez, nous voilà » chante l'équipage et le jeune premier et l'ingénue s'embrassent sur la dunette, tandis que le soleil se couche aux cris de « Vive l'Amérique ! »

Et voilà. Pour le reste, voir le catalogue « Pirates, Aventures et Cie », qui prévoit deux batailles, entre un bric et une golette d'une part, un trois mâts et une corvette d'autre part, le tout dans une grande cuvette aux eaux plombées ; une scène dans une auberge enfumée sise sur la côte bretonne (à Morlaix de préférence), un abordage avec quatorze figurants qui jouent de l'épée et tirent des coups de pistolet, trois gros plans de visages badigeonnés de sauce tomate (ce sont les mourants) et un matelot



méromane qui joue de la mandoline au clair de lune. Certains de ces films sont bien faits et assez amusants ; celui-ci l'est moins. Quant à Alan Ladd, qui figure en grosses lettres sur l'affiche, il a, là-dedans, un tout petit rôle où il est péniblement reconnaissable. « Capitaine Casse-Cou » date de 1940 et à cette époque, Ladd était encore un tout petit figurant.

G. DABAT.

DIVORCE : Vaste mouchoir obligatoire (Américain v. o.)

« DIVORCE ». Réal. : William Nigh. Interpr. : Kay Francis, Bruce Cabot, Helen Mack, Jerome Cowan, Craig Reynolds. Prod. : Monogram 1945.

La plupart des gens vont au cinéma pour se distraire. « Divorce » est fait pour eux ou plutôt pour elles, car ces amateurs de larmes, vous l'avez observé, sont généralement des femmes, de toutes classes et de tous âges.

Kay Francis n'est plus Kay Francis, celle qui enri-chit jadis tant de films de son charme un peu amer et qui fut notamment l'amie du mondain condamné à mort du « Voyage sans retour ». Il lui reste seulement sa sourde voix feutrée qu'elle traîne avec un soupçon de dégoût.

Demeurée vedette parce que devenue productrice, Kay Francis semble avoir été l'inspiratrice de ce film, dirigé contre le divorce. Kay Francis fut elle-même trois fois mariée et divorcée, comme l'héroïne qu'elle incarne. Oui, elle joue le rôle d'une femme qui, à eu trois maris. Pourquoi pas ? Mais voilà que l'affaire se corse : cette dame de retour au village natal y trouve un ami d'enfance, Bruce Cabot marié (pour la première fois, l'anormal !), père de deux enfants et, à son goût, très heureux. Kay Francis en deux tours de valse et trois baisers dans le jardin a été fait de vous retourner le Bruce en question et de le séparer de son épouse. Là, interviennent les éléments lacrymogènes : que vont devenir ces garçons, le joli brun et le délicieux blondinet, ce foyer est-il à jamais détruit ? Ah ! Ah !

Non, toutes larmes sont inutiles : la « happy end » s'impose because les recettes. Solution : Kay Francis devra reprendre le train vers de nouveaux maris... William Nigh, obscur artisan des studios américains, a réalisé de la façon la moins originale ce mélo pour dames en mal de complications sentimentales. Un conseil d'ami, mesdames : pas de rimmel, si vous voulez « Divorce ».

Roger-Marc THEROND.

M. PELLICULE, par Jacques FAIZANT C'est arrivé... un 14 juillet



LE FILM D'ARIANE (suite)

De Festival en Festival

Après Bruxelles,

voici Locarno...

BRUXELLES avait à peine dressé son palmarès que s'ouvrait le Festival de Locarno. A vrai dire, les deux manifestations se chevauchaient quelque peu et le Minotaure, heureusement proche parent de Pégase, n'eut que le temps de chausser ses ailes (qui lui avaient valu quelques difficultés avec la douane) pour se transporter sur les rives du lac Majeur.

En même temps que lui d'ailleurs, mais par des moyens plus classiques, se déplaçaient un certain nombre de films qui avaient eu les honneurs du Palais des Beaux-Arts bruxellois, notamment le bien nommé *Fil du rasoir* de M. Goulding, *Danièle Cortis* de S. J. J. *Vivre en Pace*, *Sciucia*. Quant à *Païsa* et au *Silence est d'or*, ils y sont arrivés tout couverts des lauriers brabançons. L'année dernière, c'est René Clair qui avait remporté le prix avec *Dix petits indiens*.

Et dans un mois à Venise...

CERTAINS se sont plaint, l'an dernier, de la longueur excessive du Festival de Cannes, qui dura moins de trois semaines.

A Venise, on veut faire les choses encore mieux. Le Festival 1947 durera du 14 août au 10 septembre. Il ne consistera d'ailleurs pas uniquement en présentations de films, puisqu'il est accompagné d'une exposition de la technique cinématographique.

Celle-ci est divisée en un certain nombre de sections : production, présentation, couleur, télévision, histoire, format réduit, inventions et recherches, etc... Par cette exposition, les organisateurs ont l'ambition de donner aux techniciens, aux industriels et à ceux qui, d'une manière générale, s'occupent de cinéma la possibilité de trouver réunis les appareils les plus perfectionnés et les inventions les plus récentes.

Il s'agit donc là non seulement d'une manifestation artistique, mais encore et surtout d'une espèce de Foire du Cinéma où pourraient se rencontrer les hommes d'affaires et se nouer des rapports commerciaux.

Cette année, en marge de la Biennale, auront lieu des présentations publiques de films. Un grand écran sera placé sur l'eau de la lagune. Les films choisis seront projetés gratuitement au public installé sur la rive ou dans des barques. Ces films seront sélectionnés parmi la production 1939 à 1947 d'un grand nombre de pays. Nombreux sont, en effet, les films étrangers (et notamment français) de cette période qui sont encore inédits en Italie. Un referendum, ouvert auprès du public, désignera les trois meilleurs films : drame, comédie, aventure, présentés au cours de ces séances, qui commenceront le 1^{er} juillet.

...qu'après Cannes de peu

C'EST un mode de scrutin à peu près semblable qui désignera les lauréats du Festival de Cannes, qui se déroulera du 12 au 25 septembre. Le public qui assistera aux projections sera invité, là aussi, à émettre son opinion. Dans le nombre de points attribué à chaque film, la « Vox populi » comptera pour moitié. Le jury, composé de personnalités cinématographiques et artistiques, et de quatre « lecteurs » désignés par voie de concours par un certain nombre de journaux — le jury n'aura donc d'influence que sur la seconde moitié de ces

points. Sorte d'élection à deux degrés, la désignation des films primés sera donc, cette année à Cannes, faite selon un mode tout à fait original.

Déjà, le long de la Croisette, le pédales du Minotaure se balance mollement. Au milieu de la célèbre promenade, une pancarte de 15 mètres barre une façade : « Ici s'élève le Palais des Festival internationaux ». Derrière cette façade, des ouvriers travaillent 14 heures par jour : la salle de projection sera prête pour septembre. Et puis, si elle ne l'était pas, le Festival aurait lieu quand même. Celui de 1946, qui s'était déroulé au Casino municipal, avait été une réussite. Assorti de nombreux congrès qui se dérouleront sous sa houlette, celui de 1947 doit avoir un identique retentissement. A condition toutefois que certains veuillent bien mettre une sourdine à leurs intérêts personnels ou à leurs puériles inimitiés et laissent travailler ceux qui s'attachent à maintenir l'éclat et l'intérêt d'une manifestation que la ville de Cannes a eu le courage d'organiser et de soutenir malgré l'inertie gouvernementale.

« Mon corps est à moi »

proclame Montand

YVES MONTAND a décommandé la cabine qu'il avait retenue pour le 16 juillet à bord d'un transatlantique. Il ne part pas à Hollywood.

Le 14 janvier 1947, Yves Montand avait apposé sa signature à côté de celle de Jack Warner.

Le contrat était rédigé en langue anglaise, langue totalement étrangère à Montand. Quand l'acteur fit traduire le contrat il s'aperçut que ce dernier comportait les clau-



ses les plus invraisemblables et les exigences les plus draconiennes.

La vedette des Portes de la nuit devenait la propriété exclusive de la firme américaine. Aucune liberté dans le travail : il ne lui était pas permis de participer au choix des scénarios ; la Warner avait seule le droit de décider s'il convenait d'employer une « doublure » pour tourner les scènes dangereuses. Aucune liberté personnelle : il devait réserver ses soirées à se montrer en compagnie de telle ou telle vedette. La Warner se réservait le droit de changer son nom. Elle pouvait le prêter à des fins publicitaires, à des entreprises commerciales : dentifrices, chaussures, lames de rasoir, etc... Yves Montand télégraphia à Hollywood pour demander des éclaircissements et des arrangements. Les réponses furent évasives et on lui promit d'arranger les choses sur place.

Montand demanda aujourd'hui la rupture du contrat et un franc de dommages et intérêts. L'affaire est entre les mains des avocats.

Pour l'instant, Montand prépare des tournées de music-hall à travers le monde.



PARIS

Michèle Morgan arrive à Paris avec son mari, Bill Marchal et son bébé. Elle va tourner en Angleterre puis, en Octobre, à Paris. Peut-être « La Princesse de Clèves », sous la direction de J. Delannoy.

ROME

Clara Calamai, Mariella Lotii, Fosco Giachetti, Andrea Checchi dans « Les frères Karadzov », d'après Dostoïevski.

HOLLYWOOD

Un film sur Dolotovskii et un autre sur Simon Bolivar.

Orson Welles tourne « Macbeth », pièce de théâtre enregistrée par plusieurs caméras, selon l'ordre des plans.

La Suédoise Viveca Lindfors viendra à Paris avec le metteur en scène Delmer Daves tourner des scènes de « To the Victor ».

« Ivanhoe » en technicolor.

Le prochain film de Charles Brackett et Billy Wilder « Foreign Affairs », sur les conditions des troupes américaines en Allemagne, marquera la rentrée de Jean Arthur.

Le 14 juillet : premier tour de manivelle de « Jeanne d'Arc » avec Ingrid Bergman.

« Le Prince des Volours », Alexandre Dumas père, roman sur Robin des Bois, porté à l'écran.

« L'année prochaine, Franchot Tone » un film à Paris en version française et anglaise.

Prête-moi ta plume

Défense de la « Pin-Up »

L'AMI PIERROT, désigné comme avocat d'office de « l'Ecran français », a fort à faire ces temps-ci. Il a répondu, la semaine passée, à des lecteurs que choquaient notre position résolument « laïque » et cinématographique. Rassurons maintenant d'autres lecteurs, fanatiques de cinéma et de technique cinématographique, qui nous reprochent d'avoir contracté le goût de la frivolité.

Ainsi de Jean Vermorin, à Valenciennes, qui m'écrit un mot amical et spirituel. Il reproche à « l'Ecran français » d'adorer ce qu'il avait brûlé et de publier trop d'articles et d'images sur des vedettes. Et Jean Vermorin de souhaiter que nous proscriptions notamment « les photos en gros plan, moyen très aisé de polier le manège d'idées, et la pin up girl, qui n'a pas sa place dans une véritable revue de cinéma », et que nous publions plutôt force enquêtes et études techniques et critiques.

C'est l'Ami Pierrot qui a levé ici l'étendard de la révolte contre les tours de taille et les questions d'état-civil concernant les vedettes. Vais-je me contredire, à présent ? Nullement. Est modus in rebus, disait le Latin. Traduisons : il y a frivolité et frivolité.

Une publication comme celle-ci s'adresse à un public très large, qui se compose d'une minorité d'amateurs éclairés, tel mon correspondant d'aujourd'hui, et d'une majorité de lecteurs moins aguerris et qui cherchent en ces pages un peu de délassement. A ceux-ci, nous voudrions faire admettre certains points de vue, certain esprit d'examen, certain goût de la qualité que nous n'avons plus à défendre auprès de ceux-là. Il nous faut donc développer notre petite leçon en des pages qui ne rebutent pas cette majorité de lecteurs, qui leur plaisent même... Le but justifie les moyens, comme disait l'autre. C'est immoral, sans doute. Mais le monde est comme ça.

Est-ce d'ailleurs si immoral que cela ? Je ne m'en vais certes pas défendre les potins bébétes, les conférences sentimentales et autres tours de taille. Mais, vous l'avouerez, je n'ai rien contre les jolies images frivoles et inutiles. On peut être contre les stars, leur culte et leurs jeux photographiques. Mais cela existe, c'est un fait. Mieux encore, c'est comme qui dirait le sang, les globules rouges de la vie cinématographique... Le cinéma vit d'images, de belles images, la presse cinématographique est bien obligée d'en faire autant, à sa manière. Sans doute ne faut-il pas que le document qui a une valeur technique ou esthétique soit sacrifié à la start-up en maillot de bain. Mais de là à proscrire complètement celle-ci, non. Une belle fille, un joli visage, une attitude plaisante, ce n'est pas le cinéma, tout le cinéma, mais c'est aussi un peu du cinéma... N'oublions pas que la caméra — substantif du genre féminin — n'a rien de commun avec l'archevêque de Canterbury.

Nouvelle question

Je donnerai, la semaine prochaine, les résultats de la petite enquête sur les romans et les pièces que l'on aimerait voir porter à l'écran, et leurs distributions hypothétiques. La question a beaucoup intéressé mes correspondants ; ils m'ont fait part d'idées très justes.

Voici maintenant une nouvelle question pour les vacances. Elle est plus frivole (je vais me faire incendier par Jean Vermorin), mais l'Université a toujours estimé que les devoirs de vacances ne devaient pas être trop difficiles :

« A quelle star, homme ou femme, souhai-riez-vous ressembler ? Et pourquoi ? » C'est tout. Rien ne dit que ce ne sera pas très, très drôle. Envoyez-moi, de la mer ou de la campagne, de profondes pensées sur ce sujet. Je les attendrai de pied ferme — à Paris, hélas !..

Petit Courrier

♦ Robert, à Paris. — Votre liste de vedettes est à peu près complète ; j'y ajouterai simplement Madeleine Renaud ; bien entendu, si l'ordre dans lequel vous les énumérez est celui de vos préférences, je ne puis que le respecter, sans être toujours d'accord. Mais, si c'est une question de goût... Même remarque pour les opérateurs, auxquels vous pourriez ajouter Georges Périnal, qui est Français mais travaille en Angleterre, Jean Bachelet et René Gaveau. C'est Jacques Lemare, non Jean Lemare, Michel Kolser a signé *Pétrus*. J'attends maintenant de pied ferme vos listes de réalisateurs et de scénaristes.

♦ Jean Belloche, hôtel Eugène, place Lavignerie, à Tunis a perdu l'adresse du lecteur qui m'a écrit sous le pseudonyme de Guy R., ou Faiglon, et voudrait la retrouver. Inch'Allah !

♦ Jean Bourrier, à Charnoles. — Je ne crois pas que le cinéma puisse s'apprendre par correspondance, et d'ailleurs, je ne connais pas de cours de ce genre. Il s'apprend par la fréquentation assidue des bons films et des mauvais, et surtout par la pratique. Renseignez-vous à l'Adhéc, 3, rue de Fenthièvre, Paris (8^e).

♦ R. Personnat, à Tours. — Si vous savez le nombre de choses que nous voudrions publier dans ce journal, et auxquelles le manque de place nous oblige à renoncer !

♦ J. Jourdan, à Paris. — Vous avez mille fois raison : rien de commun entre un chanteur de grande classe comme Nelson Eddy et un ténorino pour music-hall comme Tino Rossi. Mais je suppose que Henri Rochon, par ce rapprochement de noms, entend nous faire remarquer que nous ne pouvons pas pour les chanteurs, quels qu'ils soient, à l'écran.

♦ Br. Granier, à Saint-Mandé. — Votre minois est frais et gentil, et vous avez notamment un petit nez retroussé qui en dit long sur votre grâce mutine. Mais vous n'avez que 14 ans ; mangez encore beaucoup de soupe, avant de songer à faire de la figuration pour réussir triomphalement au cinéma. Il sera dommage que votre joli sourire soit vite flétri par les déceptions et les fonds de teint.

♦ G. Dumont, à Châtelleraut. — Angèle : 1934. *L'Auberge du bourgmestre* ; 1933. *Glolette* ; 1935. *Les Disparus de Saint-Agil*. Concours international. *Le Bocher de la mort* ; 1935. *La Règle du jeu* ; 1939.

♦ A. Martin, à Nîmes. — Personnellement, je suis tout à fait de ton avis ; je crois que l'on n'a rien à gagner à tourner des films de cette sorte. Mais nous vivons dans l'ère du conformisme, et, en ce moment, le conformisme est de couleur haïenne... As-tu lu *Le Caporal épinglé*, de Jacques Perret ? Lis-le.

♦ J. Pastor, à Boulogne. — Aux studios de Boulogne-Billancourt : *Les Prisonniers* d'Evelyn Clary, réalisation de Jean Stelli, avec Hélène Perdrière, Claude Dauphin, Gisèle Casadessus ; et *Après l'amour*, réalisation de Maurice Tourneur, avec Pierre Blanchar, Simone Renant et Gisèle Pascal.

♦ Futur lecteur, à Paris. — Votre écriture est féminine, mais vous êtes peut-être un monsieur qui dispose d'une secrétaire bénévoles... Cela dit, je réponds à votre interrogatoire : *Historia* Français paraît depuis deux ans ; il a paru avant la Libération en édition clandestine ; plusieurs de nos anciens numéros sont épuisés. A bientôt.

♦ P. Boulou, à Bayeux. — Harry Baur a commencé par avoir la faveur des Allemands, après quoi, il a été arrêté par le Gestapo ; deux mois après sa mise en liberté, il est mort. Vous avez dû voir qu'on vous a donné satisfaction, en ce qui concerne les comptes rendus de livres sur le cinéma.

L'ami Pierrot

Nuancez à volonté LA COULEUR DE VOS YEUX



et faites pousser vos cils !

AVEC LE COSMÉTIQUE RICILS AUX 6 TEINTES ENCHANTÉES



2 minutes vous suffisent pour avoir des yeux noir-jais ou noir-rouges, bleu-perle ou violet, vert-bleu, jade ou pers, marron ou noisette, gris-de-lin ou gris-menthe.



Après 10 jours, la pousse de vos cils (mesurée au « compas ciliométrique ») est fortement accrue.

VOUS avez comme 9 femmes sur 10 des yeux changeants — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris caméléon) — si bien que pour illuminer votre visage il vous suffit de brosser vos cils avec l'une des 6 Teintes Enchantées de Ricils, le seul cosmétique préparé avec les nouveaux « colorants-révolutifs ». Aussitôt la couleur de vos yeux s'éclaircit. En même temps vos cils paraissent plus beaux et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant vos yeux, donne au regard une profondeur d'expression inoubliable. Le seul à l'huile de ricin, le cosmétique Ricils nourrit le cil, l'assouplit et le rejoint à tel point que les cils desséchés ou cassants, se remettent à pousser vigoureusement, magnifiquement colorés, lustrés et courbés. Avec le vrai Ricils, employez le Fard-paupières Ricils, disponible maintenant en 10 Teintes Enchantées. Le soir avant de vous coucher, employez la Crème Ricils à base d'huile de ricin, qui fait pousser les cils.

VOTRE HOROSCOPE

Etude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. Périodes de chance pour 3 ans. Envoyer date naissance et 50 fr. à SCIENTIA (S. H.), 44, rue Laffitte, PARIS

ROUGE A LÈVRES RIVAL 12 tons merveilleux

MARIAGES

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Office de publicité de l'Ecran français, 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 120 francs la ligne de 34 lettres, chiffres, signes ou espaces, majoré de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sans double enveloppe, cachetée, timbrée à 6 francs, avec le numéro de l'annonce au crayon.

DAMES

Milit. car. 22 ans, cath., désire mariage avec J. Fille 18-24 ans, cath., sér. N° 539. Service AD, 71, Boîte postale 297, CAEN

MESSIEURS

Mr. 52 a. Ingén. A.M., excel. santé, tr. fortuné, ép. Dame 40-45 a., intell., simple, poss. propr. ou domaine import., rég. indif. Union Familiale, 82, bd Haussmann, Paris.

MARIAGES toute situation et région sans commission.

Envol fermé, discret, liste 500 parties, 20 fr. timb. Etolle-Foyer, à Annemasse.

L'Ecran français A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT
 REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2^e)
 GUT. 80-60. TUR. 54-40.

PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2^e), GUT. 73-40 (3 lignes)

n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES	Six mois... 330 fr.
Un an... 750 fr.	
ETRANGER	Six mois... 500 fr.
Un an... 900 fr.	

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 10 francs.

Compte C.P. Paris : 5067-78

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH



PIERRE BLANCHAR PENETRE DANS LE GRAND AMPHITHEATRE DE LA SORBONNE...

PIERRE BLANCHAR FAIT UNE CONFERENCE...



L'ORATEUR PRONONCE SA CONFERENCE DEVANT UNE ASSISTANCE ATTENTIVE...



LE SOURIRE D'ESTELLA, HEROINE DE DICKENS

Jean Simmons, la charmante Estella des « Grandes Espérances » de Dickens, imagées par David Lean, adore la nature, le grand air et les petits agneaux. Jean n'a que dix-huit ans et elle ne joue pas les pin-girls. Elle débuta très jeune à l'écran.



SES AMIS VIENNENT LE CONGRATULER CHALEUREUSEMENT.

...EN SORBONNE

Dans « Après l'amour » qu'il tourne actuellement sous la direction de Maurice Tourneur, Pierre Blanchar joue le rôle d'un professeur, François Mezaule, prix Nobel de littérature. C'est au cours d'une conférence qu'il prononce dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, que la femme de Mezaule découvre que son mari mène, depuis dix ans, une double vie... La pièce d'Henri Duvernois avait été portée à l'écran, il y a une dizaine d'années, par Léonce Perret. Pierre Blanchar succède aujourd'hui à Victor Francen, dans le rôle du professeur. Il est entouré par Gisèle Pascal et Simone Renant.

(Reportage photographique DARGENCE.)



LE DISCOURS A MIS EN APPETIT LA JEUNE EPOUSE DU PROFESSEUR, GISELLE PASCAL.